

Georges Vercheval
Intervention au colloque La Rencontre,
organisé par le Secrétariat des Journées de la culture Québec, septembre 2006

En avant ! Y a pas d'avance !

(Une expression bien de chez nous que l'on pourrait traduire par « Rien à faire, faut y aller »)

Même s'il m'arrive d'être annoncé comme tel..., je ne suis pas un médiateur culturel, enfin pas un professionnel. Je l'ai pourtant toujours été. En tant qu'artiste photographe, d'abord, de manière toute relative. Ce n'était pas évident quand j'en étais à mes recherches plastiques dans la mouvance de l'art construit. Ce l'était davantage quand j'ai travaillé sur l'image de ma région, industrielle, ingrate, avec ses terrils (ces montagnes de résidus de charbon) qui ressemblent parfois au Mont Fuji mais que je considère comme des monuments au travail...

Médiateur, je l'ai été comme enseignant. J'ai eu la chance d'avoir enseigné la photographie dans le supérieur de plein exercice et, dans le même temps, d'avoir donné des cours du soir en « promotion sociale ». D'une part, un public cultivé, inventif mais qui avait tendance à glander, et de l'autre, des gens motivés parmi lesquels peu sont devenus des artistes, sans doute, mais dont le regard sur la vie, sur la société, a été modifié par la photographie.

Fonder et diriger le Musée de la Photographie à Charleroi, en Belgique, a été une belle aventure. Je l'ai menée avec l'aide essentielle de Jeanne, mon épouse, et de mes collaborateurs, des gens de tous niveaux, dynamiques, recrutés grâce aux systèmes de résorption du chômage qui venaient d'être mis en place (en l'occurrence, merci à l'Europe : la culture en a bien profité...) et enfin grâce l'apport complice des photographes !

Le musée a rencontré un réel succès, sans doute parce qu'il répondait à une attente. Identifier les attentes, c'est sans doute le plus important en médiation culturelle. Les projets ne peuvent réussir que s'ils correspondent à un besoin. Montés en chambre, au départ de belles théories mais coupés du terrain, ils n'ont que peu de chances d'aboutir. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas lancer de projets ambitieux, sous prétexte que « le public ne souhaiterait que ce qui est facile », mais il est toujours souhaitable que le fond soit bien lié à la forme !

Pour évoquer la situation de la culture (en particulier en Communauté française Wallonie-Bruxelles), pour parler de la place réelle qu'elle y occupe dans l'esprit des gens, je me placerai du point de vue de ma fonction actuelle, celle de président de Culture et Démocratie, association fondée il y a 13 ans par des responsables d'institutions culturelles préoccupés par les aspects sociaux et éducatifs, et soucieux de démocratie. Bernard Focroulle, musicien, organisateur, Directeur du Théâtre royal de La Monnaie, en était l'initiateur. (La Monnaie, c'est l'opéra national, un lieu symbolique où a commencé la Révolution belge en 1830...).

Mais qu'est-ce que Culture et Démocratie ? A l'origine, en 1993, c'est un acte citoyen, spontané, posé par des gens du monde culturel, artistes, intellectuels qui s'organisent en un réseau transversal et proposent un manifeste en cinq points, qui affirme que :

1. les arts et la culture participent de manière essentielle à l'existence d'une société civilisée, contribuent à la sauvegarde de son identité et, dans une société préoccupée par les formes matérielles de bien-être, sont un contrepoint qualitatif fondamental ;
2. la sensibilité et l'énergie intellectuelle qu'ils déploient nourrissent la démocratie ;
3. la résurgence de l'extrême droite et du racisme impose l'exercice de la tolérance, qui est au coeur de tout acte artistique véritable ;
4. la culture ne peut être la première victime des difficultés financières dans le secteur public,
5. et nous revendiquons un refinancement global de la culture, une implication forte des pouvoirs locaux (souvent désinvestis) et, surtout, que la sensibilisation à l'expression artistique fasse partie intégrante de l'enseignement général, de la maternelle au supérieur.

Sans surprise, ce combat n'est toujours pas gagné et le manque d'intérêt chronique du politique pour la Culture se traduit par un sous-financement tout aussi chronique du Ministère concerné. C'est au point que nous avons longtemps vécu sans Ministre de la Culture, du moins à part entière : il était toujours flanqué d'un autre département. Il y a quelques années, il y a eu pire : le Ministère a été scindé. En deux ! Deux Ministres ! Un socialiste pour la culture, un libéral pour les Arts et Lettres, l'un, par exemple, s'occupant des étagères et du personnel dans les bibliothèques publiques, l'autre des livres... (je n'invente rien). Pas facile, ni pour l'administration, ni pour les Ministres. L'enfer pour les utilisateurs !

En mai 2004, quelques semaines avant les dernières élections, Culture et Démocratie envoyait donc une « lettre ouverte », publiée dans la presse, aux ministres et présidents de partis. Nous sommes là dans un tout autre rôle, celui de groupe de pression ! Notre lettre regrettait l'éparpillement des compétences en matière culturelle et considérait :

- la nécessité de promouvoir un large débat démocratique sur la place des arts, des artistes et de la culture en Communauté française de Belgique, qui mettrait en place les axes de la politique culturelle pour les prochaines années ;
- la nécessité de réintroduire les arts et la culture à l'école ;
- l'importance de la culture pour le développement harmonieux de la personnalité ;
- et donc l'obligation de la re-financer ;
- l'exigence d'une place plus importante pour la culture dans les médias télévisuels ;
- elle suggérait aussi que le ministère de l'éducation (également mis en cause) travaille plus étroitement avec celui de la culture.

Ce courrier invitait les Ministres et Présidents de partis à une réunion publique. Surprise : ils ont non seulement accepté, mais se sont mis à en débattre via la presse ! Résultat : après les élections, nous avons enfin un seul – une - Ministre de la Culture laquelle décidait de « faire le point » sans délai en organisant des « Etats généraux de la Culture » ! Ils ont eu lieu, pendant plus d'un an, par secteur, par discipline, ou par région. Si les résultats n'ont pas été à la hauteur des espérances, et ne sont pas toujours bien compris, la dynamique enclenchée se révèle cependant positive. Des gens qui ne se côtoyaient pas se parlent enfin.

Le politique a été forcé de penser « culture » et l'Administration priée de simplifier son fonctionnement. Ceci dit, le re-financement annoncé se fait attendre, les décisions étant assorties de la mention « dans la mesure des moyens disponibles... ». Mais c'est promis, ce sera pour l'an prochain !

Même si je suis de nature optimiste, il faut bien parler des manquements, faire l'inventaire ce qui reste à faire, et de toute urgence ?

Les arts, la culture nous rendent la vie plus belle, améliorent notre cadre de vie, font en sorte que les relations entre les gens soient plus riches, et surtout, c'est le plus important pour moi, c'est qu'ils permettent de susciter l'esprit critique, soit le ferment de la démocratie, ce qu'il faut développer en priorité - avec sa complice, la créativité ! Ce sont les valeurs essentielles à l'épanouissement de la personne et au développement harmonieux de la société. Ce sont pourtant des valeurs mal partagées, pas toujours encouragées au sein des familles où on y voit un potentiel de désordre, redoutées de certains enseignants qui fuient la contestation et les questions dérangeantes, dépréciées là où elles seraient bien utiles – l'administration, le monde du travail, les hautes sphères de la politique. On pardonne difficilement aux artistes, aux intellectuels visionnaires, aux marginaux d'avoir une longueur d'avance, d'avoir raison trop tôt !

Comme moteur de changement, l'art ne remplace pas l'action sociale et politique, mais il agit dans la bonne direction. « Faire de l'art » ? Ce n'est pas faire autrement que les autres, ce n'est pas nécessairement « faire du beau » (qu'est-ce qui est beau ?), c'est défendre un point de vue, s'avancer, s'engager (même si l'artiste craint toujours de s'inféoder). L'artiste fait partie intégrante de la société, même s'il cherche souvent à s'en distinguer. Si l'homme est un roseau pensant, il vaut mieux qu'il y ait du vent, pour qu'il ne s'immobilise pas ! L'art ne peut être habité que par un esprit en mouvement. Goya et *les Désastres de la guerre*, *Guernica* de Picasso, la *Migrant Mother* de Dorothea Lange, Penderecki avec le *Trène pour les Victimes d'Hiroshima*, *Jimmy's Blues* de James Baldwin et Fellini, Almodovar, Ken Loach, les frères Dardenne témoignent de ce que l'art est plus fort s'il est porté par la vie, le rêve, ou la révolte.

Notre siècle devait être celui de l'esprit. C'est mal parti ! Evidemment, l'héritage du précédent est lourd : guerres, intolérance, injustices... En 1900, on se bat pour le suffrage universel et le droit d'association. On meurt de misère et d'alcoolisme et les gendarmes tirent sur les grévistes... On a tendance à l'oublier : les *années folles* étaient aussi celles des conquêtes coloniales. Cent ans plus tard, la violence est toujours là. Partout. La différence est que, quel que soit l'endroit où elle se produit, et où on se trouve, on en est informé ! La mort en direct ! Merci à CNN, à Euronews, à Al Djazira ! Mais cette violence altère l'ordre des valeurs, modifie nos comportements, banalise le crime d'Etat. Avec la fin des idéologies, les philosophes bien nés sont ravis. Le brusque soulèvement de l'imaginaire collectif des années 70 (l'imagination au pouvoir !) s'est sérieusement racorni. Place au tout-économique, à l'égoïsme crasse, au nationalisme, au racisme. Le nouvel ordre économique mondial est arrivé... Les pays pauvres apprécient !

Est-il indécent, dans ce contexte, de parler de culture ? Au contraire ! Remarquons la vitalité de l'art en certaines périodes critiques, autour de la guerre 14-18 par exemple. Le mouvement Dada ne naît pas par hasard ! L'art est un contre-pouvoir agissant, et indispensable. Ceci dit, s'il faut retrouver pour l'artiste une place centrale dans la société, il est également urgent que l'art soit accessible à tous. Je défends donc le devoir d'utopie !

Nous ne sommes ni les premiers, ni les derniers à nous poser la question de savoir si la culture contribue à produire davantage de citoyenneté (je pense que oui), et de savoir de quelle culture nous parlons, si c'est celle qui conditionne nos manières de penser et d'agir (très diverses) ou, dans un sens plus restrictif et tout aussi subjectif, la référence aux valeurs et pratiques esthétiques. Le mieux est d'en faire un tout, et de mettre en relation les concepts créatifs avec les projets citoyens ! L'enjeu est important pour les politiques. Pour les acteurs culturels, cela implique pas mal d'idéalisme. Il est facile d'imaginer ce qui, directement ou indirectement, peut freiner les projets...

A la question qui m'a été posée en préalable à ce colloque quant aux caractéristiques et qualités d'un bon « médiateur culturel », j'ai mis en avant la générosité et l'intelligence ! Des qualités humaines, essentielles en l'occurrence pour les acteurs culturels, à considérer au sens large, professionnels et bénévoles, individuels et collectifs, issus du monde artistique, de l'enseignement ou du social.

Pourtant, j'aimerais vous faire part ici d'un sentiment personnel. Depuis quelques décennies, c'est clair, les médiateurs sont devenus indispensables... D'une certaine manière, pourtant, cela ne recouvre-t-il pas un échec ? Si la culture n'est pas partagée comme elle devrait l'être, n'est-ce pas parce que les parents, les grand-parents, les enseignants, n'ont pas joué leur rôle ? Et parce que les déficiences du politique et les déviances de certains médias ont aggravé la situation ? Je ne sais plus qui a dit que la tristesse était réactionnaire... Il m'est pourtant arrivé d'en éprouver, compliquée d'un sentiment d'impuissance ! Je pense alors au peintre Alechinsky qui, sans doute inspiré par le poète Achille Chavée, a écrit un jour, en très grand, sur un de ses tableaux : *En avant ! Y a pas d'avance !* Il faut beaucoup de créativité, d'imagination, de persévérance pour combattre les déficits démocratiques et culturels de notre civilisation dite « avancée » !

Le déficit démocratique ? Si les culturels en parlent, ce n'est pas par hasard ! Tout est lié et, comme pour la culture, il ne suffit pas de prononcer le mot de *démocratie* pour qu'elle existe. Galvaudée, dénaturée..., on fait même la guerre en son nom !

Dans « Démocratie et Droits fondamentaux », Roland De Bodt écrit en 2005 que « *Si l'économie générale de la société produit plus d'inégalité qu'elle ne produit d'égalité, elle s'éloigne de plus en plus de ce que nous nommons la démocratie et devient, dans les faits, une « oligarchie », composée d'un petit nombre de familles qui ne cessent de s'enrichir au détriment des plus pauvres* ».

Dans son introduction à l'ouvrage de Noam Chomsky : « le profit avant l'homme » Robert W. McChesney la lie à la culture (...) *pour que la démocratie soit efficace, il faut que les gens soient liés à leurs concitoyens et que ce lien se manifeste par des organisations et institutions qui ne soient pas soumises au marché.*

Une politique culturelle vivante a besoin de groupes communautaires, de bibliothèques, de lieux de rencontre publics, d'associations, de syndicats, qui fournissent aux citoyens des occasions de se retrouver, et de communiquer. La démocratie libérale, fondée sur l'idée de « marché über alles » s'en prend directement à cet objectif. Elle produit non pas des citoyens mais des consommateurs, non pas des communautés mais des centres commerciaux ; ce qui déborde sur une société atomisée, peuplée d'individus désengagés, démoralisés et socialement impuissants. Bref, le néolibéralisme est, et restera le principal ennemi d'une démocratie participative (...).

J'y ajouterai ce qu'écrivait Thomas Paine vers 1880, à Philadelphie : *« Il existe un niveau de richesse et une extrémité de pauvreté qui, en restreignant le cercle des relations d'un homme, amoindrissent ses capacités générales de discernement ».* A méditer sans modération...

Les médiateurs (et les structures qui les emploient) sont donc indispensables... Pourtant, définir leurs caractéristiques et leurs qualités relève de l'impondérable : vous avez beau avoir une licence en communication ou en médiation culturelle, si vous ne pouvez pas parler simplement et avec plaisir à votre voisin de palier ou à la personne qui s'assoit près de vous dans le bus, il vous sera difficile d'être bon *médiateur*. D'autre part, si le médiateur n'est pas un artiste, il serait bon qu'il aie quand même une expérience pratique de telle ou telle discipline artistique : on communique mieux à propos de ce que l'on connaît. De même, quand l'artiste devient médiateur, il endosse une seconde peau. Il sera peut-être :

- celui pour qui le passage par la médiation culturelle est momentanée, ponctuelle. Entre autres bénéfices, l'expérience enrichit son œuvre... ;
- ou celui qui pratique la « création partagée », qui incite à ce que les choses se passent avec lui, autour de lui, sans chercher à la contrôler totalement ;
- ou encore celui pour qui tout est dans l'attitude, dans la démarche, et qui s'efface en tant qu'artiste. Peu importe le résultat esthétique, l'important est dans le mouvement.

Les métiers de la culture se sont spécialisés, professionnalisés. Des formations existent. Sont-elles adaptées ? A-t-on assez pris en compte la grande diversité des disciplines ? A côté des cadres, des responsables, il y a les auxiliaires, qui assurent la billetterie ou l'accueil dans les théâtres (par exemple) et qu'il faut concerner pour qu'ils agissent au mieux avec la personne qui vient pour la première fois, et qui doit se sentir chez elle. Et pour que le gardien de musée questionné par un visiteur (même s'il n'est pas dans ses missions de répondre) ne réponde pas « oh moi vous savez, ce genre de truc » (ou quelque chose du genre)...

En ce sens des expériences positives existent. Le MAC's, musée d'art contemporain récemment créé en Belgique, près de Mons - une région socialement défavorisée - a bénéficié d'une aide structurelle européenne, assortie de certaines conditions.

Parmi celles-ci, le recrutement des gardiens devait impérativement se faire parmi les sans emploi de la région. Tant qu'à faire, autant le faire bien, se dit la direction qui lance un appel dans la presse. Ils sont venus par centaines ! Après une première sélection – sur la motivation, pas sur le diplôme, - les candidats retenus (une cinquantaine) ont suivi une formation payée par le Ministère de l'Emploi. Perfectionnement en langues, en culture générale, en technique, et puis l'examen. Tous n'ont pas tenu jusqu'au bout. Et tous n'ont pas réussi. Mais ceux qui, aujourd'hui, sont gardiens dans ce musée ont des qualités peu courantes...

Il y a quelques mois, se basant sur cet exemple - et sur quelques autres - Culture et Démocratie a lancé un programme (non officiel) d'inter formation (néologisme inventé par Sabine Verhelst, une de mes collaboratrices). Il s'agit de journées où directeurs(-trices), responsables de services éducatifs, guides et conférenciers se rencontrent, s'informent, échangent les expériences positives, et analysent les échecs. Enrichissant.

Redescendons sur le terrain. Il y a quelques jours, le magazine culturel de la Province de Hainaut publiait le courrier - style carte blanche – de Toni Santocono, un « médiateur » du Centre culturel de la commune de Chapelle-lez-Herlaimont (13.000 habitants). Cet écrivain, issu de l'immigration italienne, est particulièrement amer quand il évoquant les spectacles et leur corollaire habituel, le « manque de public ». Si, dans une ville de 250.000 habitants – Charleroi par exemple - un spectacle attire 600 spectateurs, c'est un succès, dit-il. Mais pour 13.000 habitants, proportionnellement, ça fait 31 personnes, et c'est un « bide » !

« Pas facile, dit Toni Santocono, de faire de la culture dans une commune défavorisée économiquement, élevée au biberon culturel du mouvement ouvrier, effondrée en partie dans le quart-monde, avec une petite bourgeoisie sur le déclin (celle qui allait au théâtre) et une population à 30% d'origine étrangère qui se réfugie de plus en plus, de manière irrationnelle, dans le communautarisme culturel ? Comment peut-on, dans cette soupe sociologique, faire en sorte que les gens quittent la TV, le foot, le barbecue, le comptoir du bar, pour venir au théâtre dans une salle pas très bien adaptée et pas très bien équipée, voir des spectacles qu'ils ne connaissent pas et qui, a priori, ne les intéressent pas... ? ».

Pas facile, en effet. Nous revenons là à ce problème de fond évoqué tout à l'heure, à ce déficit culturel que nous croyons lié au « divorce entre l'art et l'école »... En quelques générations, dans l'enseignement général (je ne parle pas des écoles d'art), l'éducation et la culture ont fait sécession, la seconde étant éjectée selon une étrange logique. Aujourd'hui, Culture et Démocratie réactive le débat, rassemble artistes et enseignants, présente des propositions aux cabinets ministériels. Pris en compte lors des Etats généraux, le problème a connu un début de solution : les Ministres de la Culture et de l'Education ont pris un décret conjoint, mais il ne s'agit que d'un certain nombre d'initiatives ponctuelles, et les établissements scolaires ne sont que quelques-uns à en bénéficier, s'ils introduisent une demande expresse. Ce n'est pas encore la culture pour tous ! Juste un pas en avant ! Pas encore le grand bond pour l'humanité ! Les matières culturelles étant déclarées non rentables, seuls s'y accrochent encore les établissements huppés et, paradoxalement, les écoles défavorisées, dites « à discrimination positive » ! Restent toutes les autres, l'immense majorité.

C'est un défi à relever absolument car une culture fabriquée - jeux télévisés et matraquage sonore - portée par de puissants intérêts commerciaux, nous submerge déjà ! Et pendant ce temps, le discours populiste de la droite extrême vise au retour des valeurs traditionnelles et d'autres dérivent vers le religieux et le communautaire... Toutes les formes de culture ne sont pas facteurs d'intégration !

L'idéal, a dit un jour Jack Lang, serait que tous les Ministres soient des Ministres de la Culture. Transposons ! Dans l'enseignement, la culture devrait transparaître dans toutes les matières ! Mais les enseignants eux-mêmes sont de moins en moins armés pour transmettre ces valeurs. Il y a peu, donnant une conférence à l'Université sur un sujet spécialisé – donc légitimement étranger à mes auditeurs – j'ai noté que des références citées en contexte – en histoire, en politique, en littérature, en musique - n'éveillaient que peu d'écho... ! (Arnold Schönberg, connais pas !). Ce n'est pas un manque de curiosité. Ces jeunes - 22 - 23 ans - sont intéressés. Mais le déficit est là, dans tout ce qui n'est pas connaissance de base.

Une nouvelle culture populaire émerge pourtant, en ce moment. Elle se développe, intégrant la savante, la populaire, la marginale et la résistante. Elle est généreuse, brillante, multiculturelle, porteuse d'espoir. Il y a notamment la Zinneke Parade à Bruxelles, Décrochez la Lune à La Louvière qui tiennent du théâtre, des arts plastiques et du carnaval ! C'est événementiel, bien sûr, mais ça implique les associations. Nuançons : la Zinneke incite à ce que des groupes se forment et réalisent des créations originales, qui seront juxtaposées, alors que Décrochez la Lune est un projet de parade conçu par un ou plusieurs auteurs (dont Franco Dragone) qui s'entourent d'associations, en les contrôlant ! Logique de résultat. Seraient-ce les nouveaux sentiers de la création ? Je citerai encore (j'y étais personnellement impliqué !) NéonNord, une opération menée en divers lieux (parfois marginaux) du quartier nord de Bruxelles, sur le double thème de la prostitution (qui y est importante) et de l'intégration des populations immigrées. Trente artistes – peintres, cinéastes, photographes, musiciens, gens de théâtre – et des assistants sociaux, éducateurs de rue, animateurs de « contrats de quartier », s'y sont investis. Le résultat, positif pour les artistes, l'était aussi pour les habitants du quartier.

Parmi les projets actuels de Culture et Démocratie, j'aimerais citer « Culture pour tous », que nous venons de lancer. Ce sera une campagne nationale qui se concrétisera par étapes jusqu'en 2008, pour le soixantième anniversaire de l'article 27 de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme (et le 40^{ème} de Mai 68 !). Elle devrait concerner tous les publics, car le danger d'acculturation est partout mais comme il y a, à l'évidence, interaction entre la pauvreté et les lacunes de l'éducation, entre la déprime et les carences culturelles, une attention particulière sera portée aux publics défavorisés.

Depuis trois ans, Culture et Démocratie accompagne le Ministère de l'Intégration sociale dans une opération-pilote - une action culturelle (et sportive), à dimension participative, impliquant les Centres publics d'aide sociale, soit pour les personnes émergeant à l'aide sociale minimale (le « minimex »). Certes, il n'y a pas de formule magique pour éveiller le citoyen à la conscience de l'art et aucun modèle permettant de traduire à coup sûr les droits de l'homme sous une forme artistique !

Mais pour ces gens qui ont souvent tout raté, le fait de réaliser une chose concrète – une pièce de théâtre par exemple – ça donne le sentiment d'exister ! Nous avons donc analysé le fonctionnement de l'opération, les premiers résultats et rédigé un « guide pratique » pour les éducateurs sociaux (désarmés face à cette nouvelle donne). Enfin, nous organisons dans chaque Province – avec la collaboration du Ministère de la Culture - des formations conjointes pour assistants sociaux et acteurs culturels.

Certains ont estimé que le Ministère de l'Intégration sociale n'était pas le mieux placé pour mener une telle opération. Sans doute. Centrée sur l'aide individuelle, qui suppose des contrôles divers, financiers notamment, la relation que ses agents entretiennent avec ces personnes n'est pas toujours conviviale ! Le résultat n'est donc optimal – il est parfois exemplaire - que si ces agents ont su (ou pu) collaborer avec les médiateurs culturels.

Voilà, brossée largement, une esquisse de la situation de la culture en Communauté française de Belgique. Trop critique? Nous n'avons pas vos Journées de la Culture, mais il y a les Journées de la musique, les Journées du Patrimoine, La Fureur de lire. Elles existent et c'est bien. Nos artistes sont nombreux, inventifs, internationalement connus. Les écoles d'art ont bonne réputation. Dans l'enseignement général, il y a quand même ces expériences vivantes que sont « Ecole en scène », « Danse à l'Ecole », « Ecran large sur tableau noir » ou « Camera Enfants admis », ou encore les « Commandos lectures ». Dans la foulée, citons les « Chemins de Traverse », la revue publiée par la cellule culture-enseignement de la Communauté française, qui informe des activités en ce domaine. Pourtant, mon expérience de directeur de musée et celle, plus actuelle, de membre de la Commission consultative des arts plastiques au Ministère de la Culture, me font dire que l'on pourrait faire beaucoup plus, et beaucoup mieux. Mais il semble bien que les pouvoirs politiques successifs (quel que soit le parti) n'aient pas vraiment pris conscience de l'enjeu que représente la culture dans une société démocratique. J'espère, avec d'autres, qu'il y aura une suite positive aux Etats généraux mais jusqu'ici, la volonté politique n'est pas à la hauteur de l'attente. Nous restons donc vigilants et critiques. Et toujours pas désespérés... Car, comme le disait Alechinski : « *En avant ! Y a pas d'avance !* ».

Une dernière chose : il y a quelques jours, j'étais à Perpignan, où se tiennent chaque année, pour les Rencontres internationales de photo-journalisme, une trentaine d'expositions qui sont une ouverture sur le monde (terrible monde), visitées par des milliers de visiteurs non spécialisés. Des photographes, journalistes, responsables d'agences de presse et de médias du monde entier s'y retrouvent, déterminés dans la mesure de leurs moyens, à jouer leur rôle de témoin dans un monde déboussolé.

Aujourd'hui, je me trouve avec vous, qui êtes aussi au service du citoyen et de la société dans ce qu'elle a de meilleur. Et je peux vous le dire, tout ça, ça fait du bien !

Georges Vercheval, à Québec

15 septembre 2006